

chaud et du froid, et la variété de toutes ses influences, non-seulement dans la figure, mais jusque sur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu'ils méprisent jusqu'à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là sont rares.

x.  
En quels lieux et de quelle manière se faisait le commerce des fourrures.

La traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des Européens au Canada. La colonie française fit d'abord ce commerce à Tadoussac, port situé à trente lieues au-dessous de Québec. Vers l'an 1640, la ville des Trois-Rivières, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale, devint un second entrepôt. Avec le temps, Montréal attira seul toutes les pelleteries. On les voyait arriver au mois de juin sur des canots d'écorce d'arbre. Le nombre des sauvages qui les apportaient ne manqua pas de grossir à mesure que le nom français s'étendit au loin. Le récit de l'accueil qu'on leur avait fait, la vue de ce qu'ils avaient reçu en échange de leurs marchandises, tout augmentait le concours. Jamais ils ne revenaient vendre leurs fourrures sans conduire avec eux une nouvelle nation. C'est ainsi qu'on vit se former une espèce de foire où se rendaient tous les peuples de ce vaste continent.

Les Anglais furent jaloux de cette branche de richesse; et la colonie qu'ils avaient fondée à la Nouvelle-Yorck ne tarda pas à détourner une si grande circulation. Après s'être assurés de leur

subsistance en donnant leurs premiers soins à l'agriculture, ils pensèrent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au pays des Iroquois. Les cinq nations de ce nom ne souffraient pas qu'on traversât leurs terres pour aller traiter avec d'autres nations sauvages qu'elles avaient constamment pour ennemies, ni que celles-ci vissent sur leur territoire leur disputer, par la concurrence, les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le temps ayant éteint ou plutôt suspendu les hostilités nationales entre les sauvages, l'Anglais se répandit de tous côtés, et de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avait des avantages infinis pour obtenir des préférences sur le Français son rival. Sa navigation était plus facile, et dès-lors ses marchandises s'offraient à meilleur marché. Il fabriquait seul les grosses étoffes qui convenaient le mieux au goût des sauvages. Le commerce du castor était libre chez lui, tandis que chez les Français il était et fut toujours asservi à la tyrannie du monopole. C'est avec cette liberté, cette facilité qu'il intercepta la plus grande partie des marchandises qui faisaient la célébrité de Montréal.

Alors s'étendit chez les Français du Canada un usage qu'ils avaient d'abord resserré dans des bornes assez étroites. La passion de courir les bois, qui fut celle des premiers colons, avait été sagement restreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordait chaque année

à vingt-cinq personnes la permission de franchir ces bornes pour aller faire le commerce chez les sauvages. L'ascendant que prenait la Nouvelle-York rendit ces congés beaucoup plus fréquens. C'étaient des espèces de privilèges exclusifs qu'on exerçait par soi-même ou par d'autres. Ils duraient un an, ou même au-delà. On les vendait et le produit en était distribué, par le gouverneur de la colonie, aux officiers ou à leurs veuves et à leurs enfans, aux hôpitaux ou aux missionnaires, à ceux qui s'étaient signalés par une belle action ou par une entreprise utile, quelquefois enfin aux créatures du commandant lui-même, qui vendait les permissions. L'argent qu'il ne donnait pas ou qu'il voulait bien ne pas garder était versé dans les caisses publiques; mais il ne devait compte à personne de cette administration.

Elle eut des suites funestes. Plusieurs de ceux qui faisaient la traite se fixaient parmi les sauvages pour se soustraire aux associés dont ils avaient négocié les marchandises. Un plus grand nombre encore allaient s'établir chez les Anglais, où les profits étaient plus considérables. Sur des lacs immenses, souvent agités de violentes tempêtes; parmi des cascades qui rendent si dangereuse la navigation des fleuves les plus larges du monde entier; sous le poids des canots, des vivres, des marchandises qu'il fallait voiturier sur les épaules dans les *portages*, où la rapidité, le peu de profondeur des eaux obligent de quitter

les rivières pour aller par terre; à travers tant de dangers et de fatigues, on perdait beaucoup de monde. Il en périssait dans les neiges ou dans les glaces; par la faim ou par le fer de l'ennemi. Ceux qui rentraient dans la colonie avec un bénéfice de six ou sept cents pour cent ne lui devenaient pas toujours plus utiles, soit parce qu'ils s'y livraient aux plus grands excès soit parce que leur exemple inspirait le dégoût des travaux assidus. Leurs fortunes, subitement amassées, disparaissaient aussi vite: semblables à ces montagnes mouvantes qu'un tourbillon de vent élève et détruit tout à coup dans les plaines sablonneuses de l'Afrique. La plupart de ces coureurs, épuisés par les fatigues excessives de leur avarice, par les débauches d'une vie errante et libertine, traînaient dans l'indigence et dans l'opprobre une vieillesse prématurée. Le gouvernement ouvrit les yeux sur ces inconvéniens, et donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-temps la France travaillait sans relâche à élever une échelle de forts qu'elle croyait nécessaire à sa conservation, à son agrandissement dans l'Amérique septentrionale. Ceux qu'elle avait construits soit à l'ouest, soit au midi du fleuve Saint-Laurent, pour resserrer l'ambition des Anglais, avaient de la grandeur, de la solidité. Ceux qu'elle avait jetés sur les différens lacs, dans les positions importantes, formaient une

chaîne qui s'étendait au nord jusqu'à mille lieues de Quebec ; mais ce n'étaient que de misérables palissades destinées à contenir les sauvages , à s'assurer de leur alliance et du produit de leurs chasses. Il y avait dans tous une garnison plus ou moins nombreuse , à raison de l'importance du poste et des ennemis qui le menaçaient. C'est au commandant de chacun de ces forts qu'on jugea devoir confier le droit exclusif d'acheter et de vendre dans toute l'étendue de sa domination. Ce privilège s'achetait ; mais , comme il était toujours une occasion de gain , souvent même d'une fortune considérable , il n'était accordé qu'aux officiers les plus favorisés. S'il s'en rencontrait parmi eux qui n'eussent pas les fonds nécessaires pour l'exploitation , ils trouvaient aisément des capitalistes qui s'associaient à leur entreprise. On prétendait que , loin de contrarier le bien du service , ce système lui était favorable , parce qu'il mettait les militaires dans la nécessité d'avoir des liaisons plus suivies avec les naturels du pays , de mieux éclairer leurs mouvemens , de ne rien négliger pour s'assurer de leur amitié. Personne ne voyait ou ne voulait voir que cette disposition ne manquerait pas d'étouffer tout autre sentiment que celui de l'intérêt , et serait la source d'une oppression constante.

Cette tyrannie , devenue en peu de temps universelle , se fit sentir plus fortement à Frontenac , à Niagara , à Toronto. Les fermiers de ces trois forts ,

abusant de leur privilège exclusif , estimaient si peu ce qu'on leur présentait , donnaient une si grande valeur à ce qu'ils offraient en échange , que les sauvages perdirent peu à peu l'habitude de s'y arrêter. Ils se rendaient en foule à Choueguen , sur le lac Ontario , où les Anglais leur accordaient des conditions plus avantageuses. On fit craindre à la cour de France les suites de ces nouvelles liaisons. Elle réussit à les affaiblir , en prenant elle-même le commerce de ces trois postes , et donnant un meilleur traitement aux sauvages que la nation rivale.

Qu'en arriva-t-il ? Le roi fut seul en possession des pelleteries qu'on rebutait ailleurs ; le roi eut sans concurrence les peaux des bêtes qu'on tuait en été ou en automne ; ce qu'il y avait de moins beau , de moins garni de poil , de plus sujet à se corrompre , fut pour le compte du roi. Toutes ces mauvaises pelleteries , achetées sans fidélité , étaient entassées sans soins dans des magasins où elles devenaient la proie des vers. Lorsque la saison de les envoyer à Quebec était venue , on les chargeait sur des bateaux , abandonnées à la merci des soldats , des passagers , des matelots , qui , n'ayant aucun intérêt sur ces marchandises , ne portaient pas la moindre attention à les garantir de l'humidité. Arrivées sous les yeux des administrateurs de la colonie , elles étaient vendues la moitié du peu qu'elles valaient. C'est ainsi que les avances considérables faites par le

gouvernement lui retournaient presque en pure perte.

Mais si ce commerce ne produisait rien au roi, l'on peut douter qu'il fût beaucoup plus avantageux aux sauvages, quoique l'or et l'argent n'en fussent point le signe dangereux. En échange de leurs pelleteries ils recevaient à la vérité des scies, des couteaux, des haches, des chaudières, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de grosses étoffes de laine, premiers instrumens ou gages de la sociabilité. Mais on leur vendait aussi ce qui leur eût été préjudiciable, même à titre de don et de présent, des fusils, de la poudre, du plomb, du tabac, et surtout de l'eau-de-vie.

Cette boisson, le présent le plus funeste que l'Ancien-Monde ait fait au Nouveau, n'eut pas plus tôt été connue des sauvages, qu'elle devint l'objet de leur plus forte passion. Il leur était également impossible et de s'en abstenir et d'en user avec modération. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle troublait leur paix domestique; qu'elle leur ôtait le jugement; qu'elle les rendait furieux; qu'elle portait les maris, les femmes, les pères, les mères, les enfans, les sœurs, les frères à s'insulter, à se mordre, à se déchirer. Inutilement quelques Français honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'est vous, répondirent-ils, qui nous avez accoutumés à cette liqueur; nous ne pouvons plus nous en passer; et

si vous refusez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglais. C'est vous qui avez fait le mal; il est sans remède.

La cour de France, tantôt bien, tantôt mal informée des désordres qu'occasionnait un si funeste commerce, l'a tour à tour proscrit, toléré, autorisé, en raison des biens ou des maux qu'on faisait envisager à ses ministres. Au milieu de ces variations l'intérêt des marchands s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie fut à peu près égale dans tous les temps. Cependant les esprits sages la regardaient comme la cause principale de la diminution d'hommes, et par conséquent des peaux de bêtes, diminution qui devenait tous les jours plus sensible.

Cette décadence n'était pas encore arrivée au point où on l'a vue depuis, lorsque l'élévation du duc d'Anjou sur le trône de Charles-Quint remplit l'Europe d'inquiétudes, et la replongea dans les horreurs d'une guerre universelle. Les flammes de l'incendie général allèrent jusqu'au-delà des mers. Il approchait du Canada. Les Iroquois empêchèrent qu'il ne s'y communiquât. Depuis longtemps les Anglais et les Français briguaient à l'envi l'alliance de ce peuple. Ces témoignages ou d'estime ou de crainte avaient enflé son cœur naturellement haut. Il se croyait l'arbitre des deux nations rivales, et prétendait que ses intérêts devaient régler leur conduite. Comme la paix lui convenait alors, il déclara fièrement qu'il pren-

xi.  
Guerres dans  
lesquelles les  
Français se  
trouvent en-  
gagés dans le  
Canada.

drait les armes contre celui des deux ennemis qui commencerait les hostilités. Cette résolution s'accordait avec la situation de la colonie française, qui n'avait que peu de moyens pour la guerre, et n'en attendait point de sa métropole. La Nouvelle-York, au contraire, dont les forces déjà considérables augmentaient tous les jours, voulait entraîner les Iroquois dans sa querelle. Ses insinuations, ses présens, ses négociations furent inutiles jusqu'en 1709. A cette époque elle réussit à séduire quatre des cinq nations; et ses troupes, restées jusqu'alors dans l'inaction, s'ébranlèrent, soutenues d'un grand nombre de guerriers sauvages.

L'armée s'avancait fièrement vers le centre du Canada, avec l'assurance presque infaillible de le conquérir, lorsqu'un chef iroquois, qui n'avait jamais approuvé la conduite qu'on tenait, dit simplement aux siens : Que deviendrons-nous, si nous réussissons à chasser les Français ? Ce peu de mots, prononcés avec un air de mystère et d'inquiétude, rappela promptement à tous les esprits leur premier système, qui était de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers pour assurer l'indépendance de la nation iroquoise. Aussitôt il fut résolu d'abandonner un parti qu'on avait pris témérairement contre l'intérêt public; mais, comme il paraissait honteux de s'en détacher ouvertement, on crut pouvoir suppléer à une défection manifeste par une tra-

hison secrète. Les sauvages sans lois, les vertueux Spartiates, les religieux Hébreux, les Grecs et les Romains, éclairés et belliqueux, tous les peuples brutes ou policés ont toujours composé ce qu'on appelle le droit des gens, de la ruse et de la force.

On s'était arrêté sur le bord d'une petite rivière où l'on attendait les munitions et l'artillerie. L'Iroquois, qui passait à la chasse tout le loisir que lui laissait la guerre, imagina de jeter dans la rivière, un peu au-dessus du camp, toutes les peaux des animaux qu'il écorchait. Les eaux en furent bientôt infectées. Les Anglais, qui ne se défiaient pas d'une semblable perfidie, continuèrent malheureusement à puiser dans cette source empestée. Il en périt subitement un si grand nombre, qu'on fut obligé de renoncer à la suite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie française. Une flotte nombreuse destinée contre Quebec, et qui portait cinq ou six mille hommes de débarquement, entra l'année suivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paraissait sûre de vaincre, si elle fût arrivée au terme de sa destination. Mais la présomption de son amiral et le courroux des élémens la firent périr dans la route. Ainsi le Canada, tout à la fois délivré de ses inquiétudes et du côté de la terre et du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu sans secours et sans perte contre la force et la politique des Anglais.

xii.  
La France  
est réduite à  
céder une  
partie des  
provinces qui  
étaient unies  
au Canada.

Cependant la France, qui pendant quarante ans avait soutenu seule tous les efforts de l'Europe conjurée, vaincu ou repoussé toutes les nations réunies; la France qui avait produit dans son sein assez de grands hommes pour immortaliser vingt règnes, et sous un seul règne tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples; la France allait couronner tant de gloire et de succès en plaçant une branche de sa maison royale sur le trône des Espagnes. La crainte des suites que pouvait, que devait peut-être avoir une si prodigieuse augmentation de puissance suscita des ennemis sans nombre à cette couronne déjà trop redoutable. Des hostilités embrasèrent toutes les parties du globe où la nôtre a répandu depuis trois siècles l'inquiétude qui la tourmente. On ébranlait tous les trônes pour en disputer un seul qui sous Charles-Quint les avait fait tous trembler. Une maison souveraine de cinq ou six états avait donné à la nation espagnole cette grandeur colossale qui devait enchanter son imagination. Une maison plus puissante encore, parce qu'avec un corps moins grand elle avait plus de bras, ambitionnait de commander cette nation superbe. Les noms d'Autriche et de Bourbon, rivaux depuis deux cents ans, faisaient les derniers efforts pour s'assurer une supériorité qui ne dût plus être incertaine et balancée entre eux. Il s'agissait de savoir lequel se glorifierait de plus de couronnes. L'Europe, partagée entre deux maisons

dont les prétentions avaient quelque fondement, voulait bien qu'elles pussent étendre leurs branches, mais non que plusieurs sceptres fussent réunis, comme autrefois, dans une seule main. Tout s'arma pour disperser ou séparer un vaste héritage; et l'on résolut de le mettre en pièces plutôt que de l'attacher à une puissance qui avec ce nouveau poids dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue, parce qu'elle était soutenue de tous côtés par de grandes forces et de grands talens, par des peuples belliqueux et des généraux soldats, désola tous les pays qu'elle devait secourir, ruina même les nations qui n'y avaient aucun intérêt. La victoire devait faire la loi; mais son inconstance ne cessait d'irriter le feu de la discorde. Les mêmes drapeaux prospéraient dans un pays et succombaient dans un autre. Le parti qui triomphait sur mer était défait sur terre. On apprenait en même temps et la perte d'une flotte et le gain d'une bataille. La fortune errait d'un camp à l'autre pour les dévorer tous. A la fin la France succomba, et se vit réduite à recevoir la loi après l'avoir si long-temps et si impérieusement dictée.

Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea les destinées de cette nation. Fièrre et vigoureuse sous un roi brillant de toutes les grâces et de la force de la jeunesse, après s'être élevée avec lui par tous les degrés de la gloire et

de la grandeur, elle descendit et déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité. L'esprit de bigoterie qui était entré à la cour avec une prude ambitieuse décida du choix des ministres, des généraux, des administrateurs; et ce choix fut toujours aveugle et malheureux. Les rois qui, comme les autres hommes, s'attachent au ciel quand la terre va leur manquer, semblent chercher dans leur vieillesse une nouvelle espèce de flatteurs qui les bercent d'espérances au moment où toutes les réalités leur échappent. C'est alors que l'hypocrisie, toujours prête à surprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'âme des princes les idées qu'elle y avait semées, et, sous prétexte de les conduire au seul bonheur qui peut leur rester, elle gouverne toutes leurs volontés. Mais, comme ce dernier âge est un état de faiblesse ainsi que le premier, une variation continuelle règne dans le gouvernement. La brigue a plus d'ardeur et de pouvoir que jamais; l'intrigue espère davantage, et le mérite obtient moins; les talens se retirent, et les sollicitations de toute espèce s'avancent; les places tombent au hasard sur des hommes qui, tous également incapables de les remplir, ont la présomption de s'en croire dignes, fondant l'estime d'eux-mêmes sur le mépris qu'ils ont pour les autres. La nation dès-lors perd sa force avec sa confiance, et tout va comme tout est mené, sans dessein, sans vigueur, sans intelligence.

Tirer un peuple de l'état de barbarie, le soutenir dans sa splendeur, l'arrêter sur le penchant de sa chute, sont trois opérations difficiles: mais la dernière l'est davantage. On sort de la barbarie par des élans intermittens; on se soutient au sommet de la prospérité par les forces qu'on a acquises; on décline par un affaissement général auquel on s'est acheminé par des symptômes imperceptibles. Il faut aux nations barbares de longs règnes; il faut des règnes courts aux nations heureuses. La longue imbécillité d'un monarque caduc prépare à son successeur des maux presque impossibles à réparer.

Telle fut la fin du règne de Louis XIV. Après une suite de défaites et d'humiliations, il fut trop heureux d'acheter la paix par des sacrifices qui marquaient son abaissement. Mais il sembla les dérober aux yeux de son peuple en les faisant surtout au-delà des mers. Combien il en dut coûter à sa fierté de céder aux Anglais dans l'Amérique septentrionale la baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie! Il ne lui resta plus dans cette partie du Nouveau-Monde que le Canada, qui ne paraissait guère propre à le consoler de tant de pertes.

A l'époque de la pacification d'Utrecht on ne comptait que vingt mille âmes dans la colonie. La faute en était principalement aux prêtres, auxquels on avait donné ou laissé prendre trop d'autorité. Soit préjugé, soit ambition, les ecclésiastiques

tiques s'étaient faits inquisiteurs. Ils ne souffraient personne qui ne fût de leur communion, et encore étaient-ils très-difficiles sur la profession de foi qu'ils exigeaient. Inutilement des hommes robustes que la persécution ou la misère avaient poussés vers cette région glaciale disaient-ils : Nous abattons des forêts, nous ensemencerons les campagnes, nous multiplierons les troupeaux, nous procréerons des enfans, nous observerons les lois, nous suivrons les plus austères maximes de l'Évangile; ces émigrans, de quelque région qu'ils fussent partis, étaient impitoyablement rejetés, parce qu'ils n'avaient pas le bonheur d'être catholiques; et on les poussait vers les établissemens anglais, dont ils allaient accélérer les prospérités.

Une intolérance si aveugle et si opiniâtre n'avait pas seulement arrêté la population, elle avait encore beaucoup contribué à perpétuer l'ignorance, l'inertie, la pauvreté des premiers Français qui s'étaient plutôt jetés qu'établis dans la colonie. Un grand nombre s'étaient contentés de courir les bois. D'autres, plus raisonnables, avaient essayé quelques cultures, mais sans choix et sans suite. Un terrain où l'on avait semé à la hâte était aussi légèrement abandonné que défriché. Le temps n'avait que peu changé les personnes et les choses; et en 1714 les exportations du Canada ne passaient pas cent mille écus. Cette somme, jointe à celle de trois cent cinquante mille

livres que le gouvernement y versait chaque année, était toute la ressource de la colonie pour payer les marchandises qui lui venaient d'Europe. Aussi en recevait-elle si peu, qu'on était assez généralement réduit à se couvrir de peaux à la manière des sauvages.

Le bon esprit qui se répandit alors dans une grande partie du globe tira le Canada de l'engourdissement où il avait été si long-temps plongé. On voit par les dénombremens de 1753 et de 1758, qui ont donné à peu près les mêmes résultats, que la population s'y éleva à quatre-vingt-onze mille âmes, indépendamment des troupes réglées, qui furent plus ou moins multipliées selon les circonstances.

Ce calcul ne comprenait pas les nombreux alliés répandus dans un espace de douze cents lieues de long sur une assez grande largeur, ni même les seize mille Indiens domiciliés au centre ou dans le voisinage des habitations françaises. Les uns ni les autres ne furent jamais sujets. Au milieu d'une grande colonie européenne, les moindres peuplades gardaient leur indépendance. Tous les hommes parlent de la liberté; les sauvages seuls la possèdent. Ce n'est pas simplement la nation entière, c'est l'individu qui est vraiment libre. Le sentiment de son indépendance agit sur toutes ses pensées, sur toutes ses actions. Il entrerait dans le palais d'un despote de l'Asie comme dans la cabane d'un laboureur sans être ébloui ni des

xiii.  
Population  
du Canada,  
et distribu-  
tion de ses  
habitans.